



Gouvernance et programmation : archéologie de l'IA dans le quotidien des soins infirmiers. Quelle réponse éthique à la robotisation des soins?

Willy Lherpinière

► To cite this version:

Willy Lherpinière. Gouvernance et programmation : archéologie de l'IA dans le quotidien des soins infirmiers. Quelle réponse éthique à la robotisation des soins?. *Revue de Bioéthique de Nouvelle-Aquitaine*, 2019, 4, p.47-55. <hal-03256984>

HAL Id: hal-03256984

<https://hal.science/hal-03256984v1>

Submitted on 10 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Titre : Gouvernance et programmation : archéologie de l'IA dans le quotidien des soins infirmiers. Quelle réponse éthique à la robotisation des soins?

Willy Lherpinière, willy-lherpiniere@ch-loches.fr ; infirmier au CH Paul Martinais de Loches, titulaire d'un Master II de philosophie.

Mots clés : Présence – Norme – Robotisation – Souci de soi – Éthique

Résumé : Gouvernance et programmation : archéologie de l'IA dans le quotidien des soins infirmiers. Quelle réponse éthique à la robotisation des soins?

À partir d'une analyse foucauldienne des technologies cybernétiques de la gouvernance hospitalière, nous envisagerons la normalisation par la Qualité et la Sécurité comme un régime de véridiction. En édifiant la vérité soignante par une compilation de compétences normées, le dispositif de Qualité et de Sécurité des soins ne constitue-t-il pas une archéologie de l'Intelligence Artificielle ? Ne sommes-nous pas témoin d'une desubjectivation à l'œuvre lorsque la présence soignante est indexée à des normes certifiées standardisant l'agir, robotisant les soins, entraînant ainsi une disqualification de l'*éthos* ? L'exemple des transmissions normées de type DAR n'en témoigne-t-elle pas ? Face à cette technologie déshumanisante, quel est le chemin éthique qui permettra de renouveler sa présence soignante ? Comment reconstituer l'*éthos* soignant ? Comment redevenir sujet de soi-même ? C'est en se référant aux fondements philosophiques antiques du *souci de soi*, articulés avec la question de Jean Oury « Qu'est-ce que je fous-là ? » que nous proposerons une *éthopoiësis*, une technologie de la constitution de soi-même en sujet de vérité comme outil de résistance éthique face à la robotisation des soins.

Keywords : Presence - Standard - Robotization - Self-Care - Ethics

Abstract : Governance and programming: archeology of AI in the daily nursing. What ethical response to robotization of care?

Based on a Foucaulcan analysis of cyber technologies in hospital governance, we will consider standardization through Quality and Safety as a veridiction regime. By building up the healing truth by a compilation of standardized skills, does the Quality and Safety of Care system not constitute an archeology of Artificial Intelligence? Are we not witnessing a desubjectivation at work when the caregiver presence is indexed to certified norms standardizing the action, robotizing the care, thus leading to a disqualification of the *ethos*? Does not the example of standardized transmissions of the DAR type testify to it? Faced with this dehumanizing technology, what is the ethical path that will renew its caring presence? How to reconstitute the caring *ethos*? How to become again subject of oneself? It is by referring to the ancient philosophical foundations of self-care, articulated with the question of Jean Oury "What am I crazy about? That we will propose an *ethopoiësis*, a technology of the constitution of oneself as a subject of truth as a tool of ethical resistance to the robotization of care.

Introduction¹

Je suis infirmier en psychiatrie au CH de Loches. J'exerce dans un service qui est composé d'un CMP et d'un Hôpital de Jour. L'organisation du travail dans ce service m'invite à *être présent* dans les deux unités alternativement. Cette organisation imaginée par Pierre Claire avec son collègue Farid Fenniche², innove dans le fait que l'équipe couvre l'activité des deux unités sans que celle-ci ne soit divisée. Cela permet de mettre en œuvre une offre de présence plus importante et plus riche en singularité pour l'ensemble des patients.

J'ai été amené à réfléchir sur le thème de la présence dans mon Master de philosophie car j'ai traversé **une crise de présence**. Quand on traverse une crise de présence, on ne sait plus où on est dans le monde ni où on en est soi-même ! On ne reconnaît plus le monde dans lequel on vit, dans lequel on existe, dans lequel on pense, dans lequel on soigne. C'est une crise à la fois géographique (Où suis-je ?) et identitaire (Qui suis-je ?).

Pourtant, c'est ce rapport au monde et à nous-même qui nous fait **être** ou pour être plus précis, qui participe à nous constituer en sujet. Quand le monde devient instable, mouvant, notre rapport à celui-ci est lui-même déstabilisé, également mouvant et notre identité l'est tout autant. Un étrange brouillard s'installe en nous-même. Les êtres humains possèdent des qualités propres pour se dé-brouiller à la fois des turbulences du monde et de ces incidences sur l'existence. Lorsque ces qualités viennent à manquer, lorsqu'elles sont partiellement ou totalement défectueuses, cela entraîne des problèmes existentiels qui interrogent la présence au monde et la présence à soi.

Dans les lignes qui vont suivre, nous allons tenter d'articuler les problèmes existentiels des soignants, c'est-à-dire les crises de présence au monde et à soi, qu'entraîne le *New Public Management* en pratique à l'hôpital public depuis une quinzaine d'années. En effet, nous postulons que les technologies de pouvoir cybernétique, c'est-à-dire les différentes techniques de programmation des comportements, sont centrales dans le processus de désubjection des soignants. Cette désubjection est le nœud douloureux de la crise de présence. C'est en abordant la question de la programmation des comportements, la robotisation des soignants, que nous allons entrer dans un rapport archéologique avec l'Intelligence Artificielle (IA). Cette robotisation s'exerce légitimement dans un modèle managérial qui s'appuie sur une

abstraction de l'activité, c'est-à-dire sur des données transformées en nombre.

En ce qui me concerne, étant infirmier du service public en psychiatrie, l'institution me demandait de devenir un agent économique de la santé, indexant mon activité de soin à des objectifs financiers nécessitant une programmation de mes actes, eux-mêmes prédéterminés par des protocoles de soins. Ces actes indexés à des objectifs financiers, je les dénombre ; l'activité dont je rends compte (accountability), entraîne de nouveaux objectifs, de nouveaux protocoles, de nouveaux chiffres, de nouveaux comportements de nouvelles règles de présence. La gouvernance programme ma présence soignante au regard d'une activité économico-financière et non plus au regard d'une souffrance psychique. Le but est de me faire faire des économies. Non seulement je devais faire faire des économies au système, tout en soignant le mieux possible, (c'est la fameuse efficacité) mais je devais le faire très rapidement, à court terme.

Nous évoquons la notion d'injonction paradoxale quand nous parlons des objectifs économiques à réaliser tout en exerçant nos métiers dans les règles de l'art. Mais à ce niveau-là, ce n'est plus de l'injonction paradoxale. Ce qui nous est demandé, c'est une métamorphose. Il y a du Kafka là-dedans. A l'heure où l'on investit des milliards à vouloir doter les robots d'IA, il demeure quelque chose de kafkaïen à vouloir, en même temps, robotiser les soignants car ce qui se joue dans la gouvernance, c'est bien **la programmation des individus**. Le pouvoir cybernétique de la gouvernance programme les individus par l'intermédiaire d'un processus d'abstraction mathématique de son activité, entraînant une abstraction du soignant lui-même. Et si cette programmation n'était que la préparation à l'accueil définitif de l'IA en santé et de ses conséquences dans le prendre soin ? La gouvernamentalité cybernétique n'est-elle qu'une répétition générale de la gestion d'un pool de robots ? Néanmoins, avons-nous des moyens pour nous protéger de cette robotisation ? Pouvons-nous malgré tout, nous constituer encore et toujours en sujet de nous-même, dans nos pratiques soignantes ?

I : La gouvernance hospitalière comme champ d'expérience de la gouvernamentalité cybernétique.

Ma recherche m'a transportée dans un domaine de la philosophie politique et morale incarnée par Michel Foucault. Sa philosophie tente de faire l'histoire des régimes de vérité, dans le champ large de la gouvernamentalité.

Alors, qu'est-ce qu'un régime de vérité ? et qu'est-ce que la gouvernamentalité ?

Le régime de vérité, qui peut très bien s'appeler « dispositif » chez Michel Foucault, est un ensemble polymorphe de discours, d'institutions, de régimes de pouvoir, de constructions architecturales, d'organisations hiérarchiques, de lois ou de règlements intérieurs, liés à des techniques, ayant la

1 Ce texte est la version écrite d'une communication prononcée lors du colloque annuel des espaces de réflexion éthique régionaux : *Intelligence artificielle en médecine : quels enjeux éthiques ?*, organisé par l'ERERC (Espace de Réflexion Éthique Région Centre-Val de Loire) les 10, 11 et 12 octobre 2018 à Tours.

2 Je profite de cet article pour nommer les deux artisans en soins infirmiers de secteur psychiatrique qui ont, pendant de nombreuses années, œuvré discrètement pour une offre de soin modeste mais réfléchie, dans un secteur rural prédestiné au désert médical. Toute ma reconnaissance et mon amitié à ces deux illustres infirmiers aujourd'hui retraités.

capacité de dire à l'individu celui qu'il doit être. Le dispositif est une organisation savante qui aura le pouvoir d'édifier le dire-vrai de nous-mêmes. Il va dire la vérité de l'individu en l'assujettissant au regard d'une norme. Un régime de véridiction est une machine à normer. À la fois, ça norme. Et ça normalise. Et c'est pour le bon ordre de marche de toute organisation sociale comme celle du travail, celle de l'école, celle de la circulation des personnes et des biens, celle des conduites concernant l'alimentation, la sexualité, etc. Les régimes de véridiction, ce sont des instances de standardisations bienveillantes qui norment les corps et normalisent le vivant. Elles sont un investissement sur la vie.³ Et elles sont bienveillantes car ce qui les soutient, ce sont des politiques de sécurisation et d'amélioration de la qualité de vie. Qualité et Sécurité, sont les appuis de la normalisation, les moteurs de la vérité, du savoir et du pouvoir. Rapidement, nous allons voir que le projet normalisateur de l'hôpital, qui gouverne les soignants et qu'on nous sert via la Qualité et la Sécurité, répond aux mêmes tactiques que les régimes de véridiction disciplinaires ou sécuritaires que Michel Foucault décrit dans son œuvre.

Mais quand Michel Foucault construit son objet d'étude philosophique autour de ce qu'il appelle la liaison entre vérité/sujet/pouvoir, il s'interroge sur cette prédisposition humaine à vouloir gouverner. Cette prédisposition, il la nomme **la gouvernementalité**. Avec ce vocable, il détermine toute activité qui vise à conduire la conduite des hommes ; du bon père de famille, en passant par le berger le pastoral, l'Église, l'État, les Princes, mais aussi les médecins, les cadres de santé et autres managers. Toutes ces expériences de gouvernementalité utilisent ou inventent leurs technologies de pouvoir dans le but d'obtenir une forme quasi idéale de normalisation. Ces technologies portent sur le corps ou sur la vie en générale (l'éducation, la sexualité, l'économie, la

santé, le langage). Nous pourrions définir la normalisation comme la prescription d'une liaison standard du sujet et de la vérité. Le pouvoir fait la norme et dit la vérité du sujet au regard de cette norme. Dans ce que Michel Foucault appelle **l'art de gouverner**, le pouvoir se constitue avec des technologies du dire-vrai en s'appuyant sur un savoir.⁴

Exemple de technologies :

- Les statistiques ont été et restent une technologie servant au savoir de l'État. Avec celles-ci, il a connaissance des régularités des comportements ou des opinions de la population. Les normes et la vérité de nous-mêmes découlent de ses régularités.
- La surveillance est une des technologies des institutions disciplinaires (école, prison, caserne, hôpital, police, etc.). Elle permet de connaître la vérité des comportements humains *in situ* et de confronter les individus avec eux-mêmes.
- L'évaluation est la technique disciplinaire qui dit le vrai et le faux de l'individu avant de le corriger.
- Les techniques d'aveux sont une technologie servant dans l'Église, notamment avec la confession ou en psychiatrie quand l'aliéniste recherchait l'aveu de folie de la part du fou lui-même. La liaison pouvoir, sujet et vérité est toujours présente.

La gouvernementalité et avec elle, les techniques de gouvernement ont toujours évolué avec les progrès technologiques. La machine a été un modèle pour la mise en ordre des individus ou des groupes, en vue de rendre efficacement juste la conduite des conduites. L'horloge en est le symbole.

Les technologies disciplinaires ont rendu les corps dociles écrivait Michel Foucault dans *Surveiller et Punir*⁵. Ces corps ont été décomposés membre par membre afin d'optimiser le moindre geste, afin de le rendre le plus précis possible, le plus sûr aussi (car il ne faut pas oublier qu'un geste précis est un arrêt maladie en moins). La discipline s'indexe à deux notions omniprésentes dans les discours qui sont la **sécurité** et la **qualité**. D'ailleurs, pour des raisons de sécurité et de qualité, aujourd'hui, les robots ont remplacé ces corps mécanisés dans les usines.

Avec l'apparition de la cybernétique, les techniques de gouvernement prennent une tournure différente. Lorsque le pouvoir disciplinaire

3 FOUCAULT (Michel), *Histoire de la sexualité I, La volonté de savoir*, Paris, Tel Gallimard, 1994 (1976), pp.182-185 : « Concrètement, ce pouvoir sur la vie s'est développé depuis le XVII^e siècle sous deux formes principales ; elles ne sont pas antithétiques ; elles constituent plutôt deux pôles de développement reliés par tout un faisceau intermédiaire de relations. L'un des pôles, le premier, semble-t-il, à s'être formé, a été centré sur le corps comme machine : son dressage, la majoration de ses aptitudes, l'extorsion de ses forces, la croissance parallèle de son utilité et de sa docilité, son intégration à des systèmes de contrôle efficaces et économiques, tout cela a été assuré par des procédures de pouvoir qui caractérisent les *disciplines : anatomo-politique du corps humain*. Le second qui s'est formé un peu plus tard, vers le milieu du XVIII^e siècle, est centré sur le corps-espèce, sur le corps traversé par la mécanique du vivant et servant de support aux processus biologiques : la prolifération, les naissances, et la mortalité, le niveau de santé, la durée de vie, la longévité avec toutes les conditions qui peuvent les faire varier ; leur prise en charge s'opère par toute une série d'interventions et de *contrôles régulateurs : une biopolitique de la population*. Les disciplines du corps et les régulations de la population constituent les deux pôles autour desquels s'est déployée l'organisation du pouvoir sur la vie. La mise en place au cours de l'âge classique de cette grande technologie à double face – anatomique et biologique, individualisante et spécifiante, tournée vers les performances du corps et regardant vers les processus de la vie – caractérise un pouvoir dont la plus haute fonction désormais n'est peut-être plus de tuer mais d'investir la vie de part en part. »

4 Michel Foucault développe son concept de *gouvernementalité* à partir du cours au Collège de France de 1977, *Sécurité, Territoire, Population*. Il le prolonge en 1978 dans son cours intitulé *Naissance de la biopolitique*.

5 « La discipline fabrique ainsi des corps soumis et exercés, des corps « dociles ». La discipline majore les forces du corps (en termes économiques d'utilité) et diminue ces mêmes forces (en termes politiques d'obéissance). D'un mot : elle dissocie le pouvoir du corps ; elle en fait d'une part une « aptitude », une « capacité » qu'elle cherche à augmenter ; et elle inverse d'autre part l'énergie, la puissance qui pourrait en résulter, et elle en fait un rapport de sujétion stricte. », FOUCAULT (Michel), *Surveiller et punir*, Paris, Tel Gallimard, 1993 (1975), p.162.

décompose les corps et les gestes pour une garantie sécuritaire et qualitative, la cybernétique va décomposer les activités pour mieux la programmer. La discipline recherche le geste parfait tandis que la cybernétique recherche l'acte pur. C'est cet acte pur qui deviendra la donnée. C'est-à-dire que la donnée est le combustible nécessaire à la technologie cybernétique. Pour que le process soit actif puis efficient, il lui faut une quantité de données absolument dantesque, infinie. Le principe de la cyber-organisation est de décomposer l'activité en actes. Ceci n'est pas nouveau. Cela fait quelques années que nous ne parlons plus de soins infirmiers mais d'actes infirmiers, primitivement indexés à une cotation financière. Le terme acte est déjà une première distanciation par rapport au cœur de métier. Un acte infirmier, cela peut être beaucoup de choses à la fois. Il y a une généralisation par le terme d'acte. Du terme soin, nous sommes passés à l'acte. Première abstraction. Et ce processus d'abstraction est justement ce qui caractérise la cybernétique puisque nous assistons à une numérisation des métiers par le simple fait de transformer les gestes en actes. Car une fois la décomposition effectuée, l'acte devient une entité insécable qui peut être comptabilisée. À ce moment-là, l'acte devient une donnée par l'intermédiaire d'un codage. C'est la deuxième abstraction. Celle qui métamorphose.

Le métier en tant qu'activité de soins devient une abstraction mathématique. Et c'est cet objet mathématique abstrait qui va devenir l'élément sur lequel va s'appuyer le cyber-management. La conduite de nos conduites va s'appuyer sur une représentation chiffrée d'une activité dont la complexité est absente. Ce processus d'abstraction va se décliner pour toutes les activités, en prenant des formes diverses mais toujours indexées à la compilation numérique. C'est ce qu'Alain Supiot appelle *La gouvernance par les nombres*⁶. Pour imager ce processus d'abstraction, Alain Supiot parle de la transformation du territoire en carte : « Rabattre le jugement sur le calcul conduit à se couper progressivement de la complexité du réel, autrement dit à substituer la carte au territoire. »⁷ Cette abstraction permet aux dirigeants de gouverner à distance, simplement en injectant des données chiffrées dans un programme algorithmique qui proposera des graphiques ou des camemberts et qui les amèneront à comparer des scores. La gouvernementalité qui se nourrit de cette abstraction entraîne une perte de lien entre les dirigeants et les dirigés et une perte de sens entre les acteurs d'une activité et les objectifs liés à cette activité, orchestrant une véritable fiction, comme le souligne Béatrice Hibou dans son ouvrage *La bureaucratie du monde à l'ère néolibérale* : « Le processus d'abstraction et de catégorisation est si poussé et si généralisé qu'il fait perdre le sens des opérations mentales qui le guident et tend à

assimiler le codage et la formalisation à la réalité. C'est ce qui explique en grande partie le sentiment de dépossession et de perte de sens... Et c'est ce qui m'incite à parler de l'abstraction bureaucratique comme fiction de la réalité. »⁸

Mais est-ce que le planisphère définit le monde ? Est-ce que le codage dit la vérité du soignant ? L'activité hospitalière se réduit-elle au PMSI ?

J'évoquais le mot *acte* à l'instant, mais le mot *score* est partout dans nos quotidiens de soignants ; pour la douleur, l'anxiété, le risque suicidaire, etc. Il est également omniprésent dans le processus d'accréditation des établissements. L'accréditation, c'est la normalisation des établissements de santé par la technologie cybernétique. Chaque processus de certification est le résultat d'une opération algorithmique qui donne un score. C'est ce score qui sera compilé et ramené à une moyenne nationale qui fera que votre établissement sera accrédité ou pas. Ce score ne correspond à rien d'autres qu'à un respect d'une procédure formelle qui ne dit rien de la qualité d'une œuvre ou de quelqu'un. Cette abstraction de la qualité constitue une dépropriation du sujet. D'un but existentiel (améliorer sa manière d'être au monde), nous en faisons un objectif chiffré qui ne prend pas en considération le sujet mais un certain nombre d'indicateurs.⁹

Partout, nous créons des actes qui se transforment en données qui alimentent des indicateurs qui produisent des scores qui disent la vérité de nous-mêmes via la Qualité et la Sécurité !!! Dans le processus de cybernétisation, il est impératif de coder et de tracer les actes. C'est cela qui nous lie avec la vérité de notre activité, donc de nous-mêmes. Si vous ne codez pas, si vous ne tracez pas, vous n'existez pas. Voilà le lien avec Foucault et ses régimes de véridiction. La programmation cybernétique partage le vrai et le faux de nos métiers, de nos conduites et de nous-mêmes par des technologies de codage et de traçage. Et tout ceci dans un lien d'allégeance financière comme l'écrit Alain Supiot car le dispositif vous donne des finances et une assurance uniquement si vous lui fournissez des données.¹⁰ Et attention à vous si vous ne codez pas car vous êtes informatiquement surveillés : ce que j'appelle le panoptisme 2.0¹¹

8 HIBOU (Béatrice), *La bureaucratie du monde à l'ère néolibérale*, Paris, Éditions La Découverte, 2012, p.23.

9 « La qualité n'est pas la caractéristique principale de quelqu'un ou de quelque chose, la meilleure manière d'être ou d'agir ; elle n'est pas la prise en compte d'un résultat. Elle n'est que la validation du respect d'une norme, c'est-à-dire de la présence de procédures et de dispositifs formels. », *Ibid.*, p.99.

10 SUPIOT (Alain), op.cit., § 14, *La structure des liens d'allégeance*, p.386.

11 Jérémie Bentham, philosophe utilitariste anglais du XVIIIe siècle avait imaginé un bâtiment circulaire composé de cellule ajourée accueillant des détenus, au centre duquel se dressait une tour centrale dans laquelle se pratiquait une surveillance totale du détenu en question. Michel Foucault a fait du Panopticon de Bentham, le symbole architectural de la surveillance disciplinaire réduisant l'individu au statut d'objet. Ce qu'il a appelé le panoptisme dans son livre *Surveiller et punir*. Avec l'apparition de

6 SUPIOT (Alain), *La gouvernance par les nombres*, Nantes, Éditions Fayard, 2015.

7 *Ibid.*, p.250, § *Les impasses de la gouvernance par les nombres*.

II : Les conséquences sur l'individu : de la programmation à la désubjection.

Quels sont les liens avec l'IA ? La cybernétique est une pratique de la programmation. À mesure que les données viennent enrichir le logiciel, le programme se précise. La justesse de la programmation s'affine jusqu'à devenir quasiment une intelligence. Certains auteurs, tel que Gérard Klein¹², pense qu'utiliser le terme *intelligence* est un peu abusé. Il faudrait parler de *compétence*. Alors, il nous apparaît quelque chose d'intéressant à soulever qui est qu'à mesure que notre métier de soignant évolue, il n'est plus attendu de notre part une certaine forme d'intelligence pouvant alimenter des capacités d'adaptation à des situations complexes. On nous demande des compétences. Voyez les étudiants infirmiers arriver dans les services pour leurs stages : viennent-ils apprendre un métier ? Bien sûr ! Comment ? En validant des compétences. Vous les observez avec des gros classeurs remplis de validation de compétences. Et bien l'IA, c'est ça. C'est une machine pleine de compétences. Dans une organisation cybernétique, il faut être compétent, pas intelligent. Être compétent, c'est répondre le plus rapidement possible à un programme. Ce programme, on pourrait l'appeler protocole. Le protocole, il est nourri par une quantité de données le rendant juste et fiable pour des malades normés et il est mis en fonctionnement par des soignants compétents et normalisés. Ça fonctionne comme des algorithmes. On veut donner de l'intelligence aux robots pour aider la médecine, et on robotise l'intelligence des soignants.

Prenons en exemple les transmissions ciblées : le DAR. Données, Actions, Résultats. Nous sommes dans un processus de communication codée. C'est de la communication directe. C'est du code. C'est-à-dire que le langage est utilisé uniquement dans sa fonction de communication. Le langage est lui aussi transformé en algorithme. Tout

l'outil informatique et l'identification numérique de chaque agent, doublée d'une obligation de traçabilité (dans un souci de responsabilité, de quantification de l'activité et de politique de Qualité), le soignant se retrouve dans la position du détenu du Panopticon. Ses moindres faits et gestes sont surveillés, et s'ils ne le sont pas, le sentiment d'être surveillé est constant.

12 KLEIN (Gérard), « Une nouvelle page se tourne », in *Voyage au cœur de l'IA*, Hors-série publié conjointement par Libération et France Inter, décembre 2017/Février 2018 : « Pour ma part, et je n'ai pas convaincu mon ami Ganascia [Chercheur en intelligence artificielle au LIP6 (Laboratoire Informatique de Paris-VI), Président du comité d'éthique du CNRS, membre de l'Institut Universitaire de France], j'aurais préféré qu'on retienne le terme de « compétences artificielles ». En effet, jouer aux échecs et au go (et battre les meilleurs joueurs humains), traduire ou trier des données, reconnaître un visage, et autres exploits des programmes les plus récents, relèvent de compétences très spécialisées qui ne sont généralement pas transposables en dehors de leur domaine d'application et qui n'ont rien à voir avec l'intelligence humaine, certes limitée mais indéfiniment adaptable... Nous ne savons strictement rien du fonctionnement de l'intelligence humaine. Les machines peuvent tout au plus simuler, avec efficacité, quelques fonctions périphériques. Cela ne signifie pas que notre cerveau n'est pas, d'une certaine manière et d'un point de vue matérialiste, une machine algorithmique. Mais sa complexité est telle qu'elle défie toute reproduction électronique. »

est algorithmisé oserai-je écrire. L'algorithme est devenu le modèle dominant de l'intelligibilité. Il suffit d'écouter Stanislas Dehaene parler de pédagogie et il nous explique que les algorithmes du cerveau sont formidables¹³ et que les enfants sont des super ordinateurs¹⁴. À partir du moment où l'analyse de la complexité s'effectue par le filtre de la machine algorithmique, il est légitime de fabriquer des outils adaptés à ce filtre.

Que se passe-t-il avec la communication par le DAR ? La sécurité revendiquée et recherchée met à l'index une fonction du langage qui est celle de constituer le petit d'homme en sujet. Le langage a une fonction de structuration du sujet et de métabolisation du réel, c'est-à-dire la transformation du réel en un monde. Pour cela, il va utiliser la métaphore. En instituant le DAR, en forçant son application, nous mettons au placard ces fonctions métaphoriques propres aux êtres humains. Le code produit de la signification tandis que le langage produit du sens. Le code donne de la signification aux faits, au sens d'une efficacité pragmatique, comme le souligne Alain Ségué-Duclos dans son *Éthique*¹⁵, alors que le langage donne du sens aux vies et le sens, comme le souligne Jean Oury « permet de vivre »¹⁶. L'usage du code n'est pas propre à l'humanité. Il existe du côté des animaux et du côté des machines cybernétiques. En pratiquant le DAR, nous déshumanisons. Nous robotisons les transmissions. La signification est de l'ordre de la compétence tandis que le sens est de l'ordre de l'intelligence comme le souligne Jean Oury : « L'intelligence, c'est bien la capacité de pouvoir faire des détours, ce n'est pas d'aller en ligne droite – ça, n'importe quel robot peut le faire – c'est tourner autour des choses, à condition de ne pas s'égarer, d'avoir un but, c'est-à-dire de rester dans le sens. Le sens, c'est le détour, et la signification, c'est la ligne directe. C'est une autre façon de dire que la signification, c'est bien cerclé, bien défini, bien délimité, alors que le sens, ça n'en finit jamais... S'il n'y a pas de détours, il n'y a pas

13 « S'il fallait créer une nouvelle école, ce serait une école dans laquelle on prendrait plus au sérieux le point de départ des enfants, c'est-à-dire les compétences qu'ils ont dans le domaine des nombres ou du langage. On serait capable d'enrichir la stimulation qui est fournie à l'enfant. On sait que l'algorithme d'apprentissage qui est présent dans nos cerveaux dans les petites années, dans les jeunes années, est extraordinairement puissant. Malheureusement, on sait aussi, alors que les années passent, en particulier les années de la puberté, que cet algorithme va baisser en capacité, surtout pour les langues. Il y a matière, là, à réfléchir à ce que notre école pourrait être si elle était mieux adaptée au cerveau de l'enfant. », France Culture, émission Les chemins de la philosophie, en septembre 2017.

14 « Ne sous-estimons pas les enfants, c'est sans doute le thème principal de mon livre [« Apprendre ! Les talents du cerveau, le défi des machines », aux Éditions Odile Jacob]. Ce sont des super-ordinateurs, donnons-leur les données dont ils ont besoin. », *La Tribune* du 22 octobre 2018, *Nos enfants sont des super ordinateurs*, Stanislas Dehaene, Collège de France, propos recueillis par Isabelle Boucq.

15 SEGUY-DUCLOS (Alain), *Éthique*, Hildesheim, Éditions Olms, 2014, p.28. « Le terme de *signification* est souvent utilisé comme un équivalent du *sens* ou de la *désignation*. Nous le réservons à un usage pragmatique et non sémantique : par *signification*, nous entendons l'efficace pragmatique du message. »

16 OURY (Jean), *Le Collectif. Séminaire de Saint-Anne*, Nîmes, Éditions Champ Social, 2005 (1986), p.126.

moyen de retrouver le sens. Alors si on commence à noter le travail qu'on fait suivant le temps qu'on y passe, sans tenir compte de ce qui « compte » !... Parce que ce n'est justement pas « le temps », mais la qualité du temps, et la capacité de faire des détours qui comptent ! Mais ça, ça ne se passe pas dans la technocratie habituelle. En réalité, je suis pour une technocratie surfine ; mais ça n'existe pas. Ce serait une technocratie qui pourrait tracer *des détours spécifiques pour chacun.*¹⁷

Mais la perte de sens est formidable de Qualité et de Sécurité car, pour une situation singulière (saillante comme on dit dans le langage DAR), si la technique est connue et respectée, n'importe quel soignant aura la même transmission. Compétent pour le DAR, la même cible sera retenue par tous, les mêmes données seront relevées, les mêmes actions seront appliquées et les résultats seront les mêmes. Et ceci est notablement un progrès puisque l'uniformité est un signe de qualité. La règle normative de sécurité, c'est celle qui dit que chaque soignant doit être interchangeable à tout moment au cas où il arriverait un incident qui éloignerait notablement l'agent du soin. Grâce au DAR et sa traçabilité, n'importe quel autre soignant peut reprendre les soins où le précédent les a laissés grâce à cette technologie de communication. Quel progrès énorme pour la continuité des soins ! Et en même temps quelle horreur pour notre identité ! Nous sommes devenus des répliques d'un modèle déposé !!!

Il existe dans ce processus de standardisation des pratiques une dépropriation de nous-mêmes. Nous ne sommes plus nous-mêmes car **nous sommes tous les mêmes** !!! C'est la fin définitive de l'altérité. Or, le sujet, c'est l'individu confronté à l'autre. C'est-à-dire au différent, au divers. Sans cela, nous ne sommes qu'objets. Voilà un exemple de désubjection en place et à l'œuvre. La programmation, c'est une vérité sans altérité. Le robot ne se construit pas avec l'autre mais avec la compilation de données. La vérité n'est pas dans l'altérité, elle est dans le nombre.

Or, la confrontation de l'individu à l'autre va ouvrir la voie à des pratiques de constitution de soi-même. C'est ce qui va permettre de se constituer soi-même en sujet, de construire sa manière d'être. C'est le chemin de l'Éthique. La programmation, cette objectivation finale de l'individu sans subjectivation possible, c'est la mort de l'éthos ! C'est ça l'archéologie de l'IA. C'est la mort de l'éthos.

III : Quels outils philosophiques possibles pour une reconstitution de l'éthos soignant ?

Le processus de robotisation s'inscrit dans une démarche de normalisation des soins par la Qualité et la Sécurité. Comme nous l'avons vu, le prix à payer est élevé. La cyber-organisation institutionnalise des procédures de travail, des règles de bonnes pratiques, qui déshumanisent les soins par la

désubjection d'une des activités les plus archaïques de l'espèce humaine voire de l'espèce animal, qui est celle de **prendre soin**. Comment répondre à cette difficulté majeure avant que les soignants ne deviennent tous les robots de demain ?

Il me semble que nous avons une responsabilité éthique envers nous-même et envers les personnes qui nous confient, à travers leur état de santé pathologique, une part d'eux-mêmes. Cette responsabilité éthique, nous pourrions la réduire à la notion de présence. En paraphrasant Jean Oury, nous pourrions dire avec lui que **la présence, c'est « la moindre des politesses ! »**¹⁸

Autrement dit, le mouvement cybernétique générale ancré dans la normalisation par la Qualité et la Sécurité nous désubjectivise en nous éloignant d'une certaine forme de présence, qui est la présence à nous-même. Dans la programmation, il n'y a pas de présence à soi puisqu'il n'y a pas de soi. Être présent à soi, c'est une forme d'exercice de concentration sur l'essentiel, au sens d'un retour à l'essence de soi. C'est peut-être dans une redéfinition permanente de cet essentiel que nous pouvons nous constituer en sujet éthique, c'est-à-dire en définissant nous-même notre manière d'être présent. Cette constitution de soi-même est une résistance à la programmation.

Lorsque Michel Foucault prolonge ses recherches sur la liaison sujet/vérité, il va réinscrire son mouvement de pensée dans le concept du **souci de soi**.¹⁹ Foucault va étudier l'ensemble des doctrines philosophiques antiques et il va nous dire qu'à partir du *Souci de soi* socratique va s'ouvrir un champ complet de la pratique philosophique qui est celle de l'éthique.²⁰ Comment être ? C'est à partir du *souci de soi* que la philosophie va fabriquer des outils pratiques à la constitution de soi-même. Comment se constituer soi-même en sujet éthique malgré tout ?

Le *souci de soi* est à la fois un concept et une pratique spécifique du philosophe. Cette pratique philosophique, que Pierre Hadot appelle les exercices spirituels²¹, il me semble que nous pouvons les réhabiliter, précisément au moment même où la gouvernementalité cybernétique nous dit que nous n'avons que faire de votre *éthos*, ce qui compte, c'est votre compétence à produire des actes normalisés et sécurisés. Cette pratique des anciens consiste à doter les individus d'un certain équipement : ils l'appelaient la *paraskeuê*. Cet équipement servait à

18 « Pour qu'il y ait du simple, cela nécessite déjà tout un appareillage logique, et en particulier, ..., il faut pratiquer la réduction phénoménologique, la mise entre parenthèses. Je dis souvent que, lorsqu'on reçoit quelqu'un, la moindre des politesses, c'est de mettre entre parenthèses tout ce qui vous préoccupe, pratiquer l'épochè. » OURY (Jean) et FAUGERAS (Patrick), *Préalables à toute clinique des psychoses*, Toulouse, Éditions Erès, 2016 (2013), p.38.

19 Notamment à partir du cours au Collège de France de 1981-1982, intitulé *L'Herméneutique du sujet*.

20 Cela concernera les développements des cours au Collège de France de 1883 et 1984 intitulés *Le gouvernement de soi et des autres* et *Le gouvernement de soi et des autres II – Le courage de la vérité*.

21 HADOT (Pierre), *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Albin Michel, 2002.

se construire en sujet sur la voie de la sagesse en liant le sujet à la vérité par l'utilisation des *topoi*. Les *topoi* sont les sentences philosophiques qu'il est bon d'avoir sous la main au moment où la vie nécessite de s'y référer. Marc Aurèle, Sénèque ou Plutarque en usent dans leur direction de conscience et systématiquement pour eux-mêmes.²² La présence à soi de ces *topoi* dans le langage, le *logos*, lie le sujet à la vérité pour une action droite.²³ Nous percevons ici les enjeux d'une telle activité de subjectivation de l'individu par lui-même, qui ne se soumet à aucun texte fondateur, prescripteur de conduites, ni à aucun discours d'évidence produit par un système de véridiction qui ne se soucie pas du mode d'être du sujet, de son *éthos*, mais de la programmation de l'individu dans le monde réglé de la rentabilité.

Les *exercices spirituels* qui permettent à l'individu de s'équiper (*paraskeuê*) consistent en des pratiques de conversion, de transformation de soi à soi. Il s'agit de méthodes de critique de soi-même qui permettent de retourner son regard sur sa propre existence, de faire des bilans de son action, de se poser des questions essentielles qu'il faut se répéter jour après jour. Il s'agit d'une pratique de l'examen de conscience. Il s'agit de techniques d'écriture de soi. Des techniques de répétition de sentences philosophiques qui font autorité dans la conduite juste et bonne en toute circonstance. Il s'agit d'avoir le courage de dire sa vérité.

Conclusion

Donnons-nous un exemple de mise en œuvre de la constitution de son *éthos* soignant en guise de conclusion. Chaque matin en enfila sa blouse blanche, afin d'éviter l'imposture de l'absence à soi, il nous faut nous poser la question de Jean Oury²⁴ : « Qu'est-ce que je fous-là ? »²⁵ Utilisons cette question comme un *topoi* que nous gardons à disposition, *sous la main*. Cet exercice est l'attitude philosophique essentielle chez les stoïciens comme Marc Aurèle, Épictète ou Sénèque comme l'écrit Pierre Hadot dans son précieux article sur les exercices spirituels antiques : « C'est une vigilance et une présence d'esprit continue, une conscience de soi toujours éveillée, une tension constante de l'esprit. Grâce à elle, le philosophe sait et veut pleinement ce qu'il fait. Grâce à cette vigilance d'esprit, la règle de vie fondamentale, c'est-à-dire la distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous, est toujours sous la main

(*procheiron*). Il est essentiel au stoïcisme (comme d'ailleurs à l'épicurisme) de fournir à ses adeptes un principe fondamental, extrêmement simple et clair, formulable en quelques mots, précisément pour que ce principe puisse rester facilement à l'esprit et soit applicable avec la sûreté et la constance d'un réflexe... »²⁶

En posant cette question, nous allons mobiliser deux concepts anciens qui serviront à faire la distinction entre ce qui dépend de nous, en tant que soignant, et ce qui ne dépend pas de nous.²⁷ Ce sont l'*epochè* et la *prosochè*.

L'*epochè*, c'est la réduction. Celle-ci va éloigner les turbulences du monde dont nous n'avons que faire. Qu'est-ce que je fous là ici et maintenant ? En posant cette question, je me réapproprie mon espace existentiel en tant que sujet qui soigne. Je me rapproche de l'essentiel en énonçant la vérité de moi-même. Je me concentre sur ma présence à la fois dans l'espace et dans le temps. C'est cette *Être-là* qui va inscrire ma présence dans l'espace et la temporalité de moi-même et du patient. Lorsque Jean Oury dit que la présence, c'est la *moindre des politesses*, il dit qu'il faut *être présent dans le paysage du patient*.²⁸ Cela veut dire que nous ne pouvons pas être-là parce que le protocole nous prescrit d'y être. Nous ne pouvons pas être-là parce que le compteur du PMSI accuse un déficit par rapport au trimestre précédent. L'*epochè* est un exercice qui permet de se retrouver en accord avec soi-même parce qu'elle permet d'énoncer un dire-vrai de soi-même qui nous constitue en sujet.

La *prosochè*, c'est l'idée de vigilance à soi. Se poser la question d'Oury tous les matins, c'est porter son attention sur soi, avoir le souci de soi et ainsi mieux considérer le monde et les autres. L'attention à soi assure une protection face à des enjeux qui nous dépassent. Cela redéfinit naturellement son périmètre d'action. En se le justifiant à soi-même, on procède à une constitution de soi. En répétant jour après jour l'exercice, on procède à son renforcement, à son affirmation ou sa transformation mais on évite la désobjectivation aujourd'hui à l'œuvre dans nos hôpitaux. Pour Jean Oury, cet exercice de vigilance à soi fonctionne comme une *juridiction transcendante* que l'on se donne.²⁹

Ces pratiques philosophiques que Pierre Hadot et Michel Foucault appellent l'*askêsis*, l'ascèse, il faut les opposer aux technologies de la programmation. Dans l'*askêsis*, l'individu va faire la liaison lui-même entre la vérité et soi. C'est ce processus qui va le constituer en sujet. Dire la vérité

22 Par exemple, Marc Aurèle dans ses *Pensées pour moi-même*, ou bien Sénèque dans ses *Lettres à Lucilius* et Plutarque dans ses *Œuvres Morales*.

23 « La *paraskeuê*, c'est la structure de transformation permanente des discours vrais, bien ancrés dans le sujet, en principe de comportements moralement recevables. La *paraskeuê* encore, c'est l'élément de transformation du *logos* en *éthos*. »

24 Psychiatre et psychanalyste (1924-2014), directeur historique de la clinique de La Borde à Cour-Cheverny dans le Loir et Cher. Il a été un praticien et un théoricien de la psychothérapie institutionnelle.

25 OURY (Jean), *L'homme et sa folie*, conférence à Nantes datant du 7 mai 1977, retranscrite et publiée in *Onze heures du soir à La Borde*, Paris, Éditions Galilée, 1980.

26 HADOT (Pierre), op. cit., pp.26-27.

27 La formule est d'Épictète. Elle ouvre le premier livre des *Entretiens*. Le premier chapitre s'intitule *Des choses qui dépendent de nous et de celles qui n'en dépendent pas*, page 5, dans l'édition Les Belles Lettres, traduction Joseph Souilhé, Paris, 1975.

28 « ... être dans le même paysage, ou pratiquer l'*epochè*, mettre en suspens ce qui nous occupe pour être disponibles », OURY (Jean) et FAUGERAS (Patrick), *Préalable à toute clinique des psychoses*, § Les concepts comme relation clinique continuée, op. cit., p.56.

29 OURY (Jean), *Le Collectif, Le séminaire de Sainte-Anne*, op. cit., p.34.

de soi-même, ce n'est pas avoir une position d'acceptation ou de soumission à la norme véridictionnelle du dispositif cybernétique. C'est y résister. En opposant la vérité de soi-même à la programmation cybernétique, nous proposons une poche de résistance à la robotisation des soins.

L'**éthopoiésis**, c'est-à-dire la constitution de soi-même en sujet éthique est une technologie de résistance.³⁰

³⁰ Cette thématique est développée dans mon mémoire de Master II de philosophie intitulé : *La fonction éthopoiétique du souci de soi : résistance et liberté dans l'art du soin*, sous la direction de Juliette Grange, soutenu à l'Université de Tours en juin 2018.

Bibliographie

DEHAENNE (Stanislas), *Nos enfants sont des super-ordinateurs*, *La Tribune* du 22 octobre 2018, propos recueillis par Isabelle Boucq. URL : <https://www.latribune.fr/technos-medias/nos-enfants-sont-des-super-ordinateurs-stanislas-dehaene-794655.html>

ÉPICTÈTE, *Entretiens Livre I*, Paris, Éditions Les Belles Lettres, traduction Joseph Souilhé, 1975.

FOUCAULT (Michel), *Histoire de la sexualité I, La volonté de savoir*, Paris, Tel Gallimard, 1994 (1976).

FOUCAULT (Michel), *Surveiller et punir*, Tel Gallimard, Paris, 1993 (1975).

FOUCAULT (Michel), *Sécurité, Territoire, Population*, Éditions EHESS-Gallimard-Seuil, Paris, 2004.

FOUCAULT (Michel), *Naissance de la biopolitique*, Éditions EHESS-Gallimard-Seuil, Paris, 2004.

FOUCAULT (Michel), *L'Herméneutique du sujet*, EHESS-Gallimard-Seuil, Paris, 2001.

FOUCAULT (Michel), *Le gouvernement de soi et des autres*, EHESS-Gallimard-Seuil, Paris, 2008.

FOUCAULT (Michel), *Le gouvernement de soi et des autres II – Le courage de la vérité*, EHESS-Gallimard-Seuil, Paris, 2009.

HADOT (Pierre), *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Albin Michel, 2002.

HIBOU (Béatrice), *La bureaucratie du monde à l'ère néolibérale*, Paris, Éditions La Découverte, 2012.

KLEIN (Gérard), « Une nouvelle page se tourne », in *Voyage au cœur de l'IA*, Hors-série coédité par Libération et France Inter, décembre 2017/Février 2018.

MARC AURÈLE, *Pensées pour moi-même* suivies du *Manuel d'Épictète*, GF-Flammarion, traduction Mario Meunier, Paris, 1992 (1964).

OURY (Jean), *Le Collectif, Le séminaire de Sainte-Anne*, Nîmes, Éditions Champ Social, 2005 (1986).

OURY (Jean), *Onze heures du soir à La Borde*, Paris, Éditions Galilée, 1980.

OURY (Jean) et FAUGERAS (Patrick), *Préalable à toute clinique des psychoses*, Toulouse, Éditions Erès, 2016 (2013).

PLUTARQUE, *Œuvres Morales*, tome VII, première partie, Traités 27-36, Les Belles Lettres, traduction Jean Dumortier et Jean Défradas, Paris, 1975.

SÉGUY-DUCLOT (Alain), *Éthique*, Hildesheim, Éditions Olms, 2014.

SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, Éditions GF-Flammarion, traduction Marie-Ange Jourdan-Gueyer, Paris, 2017 (1992).

SUPIOT (Alain), *La gouvernance par les nombres*, Nantes, Éditions Fayard, 2015.